

était mauvaise en s'appuyant sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se prouver à lui-même que, dans cette conjecture, tout fût pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de trouver un lieu d'hivernage sur la partie méridionale de la côte. C'était revenir sur ses pas, mais il n'y avait pas à hésiter. La petite troupe reprit donc le chemin du navire, et marcha rapidement, car les vivres commençaient à manquer. Jean Cornbutte chercha, tout le long de la route, quelque passe qui fût praticable, ou au moins quelque fissure qui permet de creuser un canal à travers la plaine de glace, mais en vain.

Vers le soir, les marins arrivèrent près du glaçon où ils avaient campé pendant l'autre nuit. La journée s'était passée sans neige, et ils purent encore reconnaître l'empreinte de leurs corps sur la glace. Tout était donc disposé pour leur coucher, et ils s'étendirent sur leur peau de buffle.

Penellan, très-contrarié de l'insuccès de son exploration, dormait assez mal, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut attirée par un roulement sourd. Il prêta attentivement l'oreille à ce bruit, et ce roulement lui parut tellement étrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci, qui, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement éveillée que le corps.

— Écoutez, capitaine ! » répondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

— Ce ne peut être le tonnerre sous une latitude si élevée ! dit Jean Cornbutte en se levant.

— Je crois que nous avons plutôt affaire à une bande d'ours blancs ! répondit Penellan.

— Diable ! nous n'en avons pas encore aperçu, cependant.

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, répondit Penellan, nous devons nous attendre à leur visite. Commençons donc par les bien recevoir.

Penellan, armé d'un fusil, gravit lestement le bloc qui les abritait. L'obscurité étant fort épaisse et le temps couvert, il ne put rien découvrir ; mais un incident nouveau lui prouva bientôt que la cause de ce bruit ne venait pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquèrent avec effroi que ce roulement, dont l'intensité réveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un péril d'une nouvelle sorte venait les menacer. A ce bruit, qui ressembla bientôt aux éclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation très-prononcé du champ de glaces.

Plusieurs matelots perdirent l'équilibre et tombèrent.

— Attention ! cria Penellan.

— Oui ! lui répondit-on.

— Turquette ! Gradlin ! Où êtes-vous ?

— Me voici ! répondit Turquette, secouant la neige dont il était couvert.

— Par ici, Vasing, cria Jean Cornbutte au second. Et Gradlin ?

— Présent, capitaine !... Mais nous sommes perdus ! s'écria Gradlin avec effroi.

— Eh non ! fit Penellan. Nous sommes peut-être sauvés !

A peine achevait-il ces mots, qu'un craquement effroyable se fit entendre. La plaine de glace se brisa tout entière, et les matelots durent se cramponner au bloc qui oscillait auprès d'eux. En dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement venait de se produire. Les glaçons venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes, et il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrit sous les pieds mêmes des malheureux matelots ! Aussi attendirent-ils le jour au milieu de tranges continuelles, car ils ne pouvaient, sous peine de périr, se hasarder à faire un pas, et ils demeurèrent étendus tout de leur long pour éviter d'être engloutis.

(A continuer.)

— :o: —

LE PRISONNIER DE GUERRE,

Histoire racontée par un maître d'école.

Au temps de la domination des Français dans notre pays, j'étais maître d'école dans un village du haut Montferrat, et j'y connaissais un jeune homme du nom de Toniotto, et une jeune fille du nom de Marie. Leurs deux familles étaient, je crois, un peu parentes, du moins vivaient-elles dans une étroite intimité ; et qui aurait vu, sans les connaître, Toniotto et Marie grandissant et jouant toujours ensemble, les aurait pris pour frère et sœur ; quant à ceux qui les connaissaient, ils étaient tous d'avis que les deux enfants, devenus deux jeunes gens au temps dont je parle, seraient le plus charmant couple de mari et de femme qu'il fût possible d'imaginer.

Toniotto, alors âgé de dix-huit ans, était un des plus beaux jeunes gens du pays, et l'un des plus beaux que j'aie jamais vus : Marie était une vraie petite madone, blonde, délicate, pure et simple comme une colombe. Ni Toniotto ni Marie ne cherchaient à dissimuler le sentiment qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre ; ils s'aimaient, tout le monde le savait, et

tout le monde les en aimait davantage ; il n'y avait dans tout le pays qu'une voix qui disait : « Que leur amour soit heureux ! »

La jeune fille avait seize ans ; le mariage était convenu, et il se serait célébré tout de suite, si les parents de Marie n'avaient voulu attendre que son fiancé eût satisfait à la conscription. A quoi bon, en effet, marier la pauvre Marie, au risque de la voir veuve presque aussitôt après ? Les parents de Toniotto étaient aussi de cet avis ; mais il n'en était pas tout à fait de même des deux jeunes gens : Marie disait que si elle était la femme de Toniotto, elle le suivrait comme cantinière du régiment ; Toniotto, bien que cette idée ne lui sourît guère, disait que, s'il devait quitter Marie, il aimerait mieux ne s'en séparer que lorsqu'elle serait sa femme ; tous les deux, d'ailleurs, avec cette facilité d'espérance qui est un des privilèges de la jeunesse, se croyaient assurés que Toniotto ne tirerait pas un mauvais numéro. Toujours est-il qu'ils continuaient de s'aimer, et qu'ils s'aimaient chaque jour davantage.

Un matin, sans que personne en fût prévenu (mon cœur se serre encore à ce souvenir,) le son du tambour résonne dans le village : c'était l'appel des jeunes gens qui devaient tirer à la conscription. Cette nouvelle fut un coup de foudre. Vous auriez vu la pauvre Marie, qui la veille était une vraie rose dans tout l'éclat de sa fraîcheur, languir et se flétrir tout à coup, tandis qu'autour de ses yeux éteints, se dessinaient deux grands cercles noirs qui révélaient des nuits de larmes au lieu de nuits de sommeil. Le visage de Toniotto, au contraire, prit une expression violente et irritée ; ses lèvres se gonflèrent ; il n'ouvrit plus la bouche que pour se mordre les doigts, et ses yeux, démesurément ouverts, s'arrêtaient furieux sur tous les passants, comme si dans chacun d'eux il eût reconnu le gendarme qui devait l'arracher des bras de sa bien-aimée. Évidemment, son esprit était dominé par une de ces pensées qui, lorsqu'elles s'emparent d'un homme, le changent et le bouleversent du tout au tout. Le pauvre Toniotto, qui avait été jusque-là un modèle d'ordre et de sagesse, fit des absences de deux, ou trois jours, qu'il disait avoir passés aux fêtes des environs ; mais personne n'en crut un mot, parce que Marie, elle, n'avait pas quitté le village. Si je dois vous dire ce que beaucoup pensaient, et ce que je pensais moi-même, c'est qu'il s'était mis en relations avec quelques réfractaires de mauvais renom qui battaient la campagne des alentours, derniers restes de ces bandes de Majino qui, peu d'années auparavant, s'était fait appeler empereur des Alpes. Cette opinion, tout-fois, n'était